De la démocratie à la tyrannie

Pierre-Christophe Cathelineau

En guise d'apologue, je vous parlerai de Platon. Platon qui n'était, loin s'en faut, pas un ami de la démocratie, fait une critique très judicieuse de ce régime politique dans *La République* Livre VIII pour montrer comment ce qui toujours menace la démocratie est un basculement progressif vers la tyrannie, du seul fait des individus et des institutions qui la composent. Résumons sa critique et trouvons l'expression de sa perspective dans le monde contemporain.

Platon définit la démocratie comme le régime où « la cité déborde de liberté et de franc-parler » et où chacun peut mener la vie qui lui plaît. Il s'agit des prémisses de l'individualisme à Athènes, bien avant son apparition et sa définition dans la modernité. C'est un gouvernement « agréable (…) et bigarré qui dispense une sorte d'égalité aussi bien à ce qui est inégal qu'à ce qui est égal. » Il ne s'agit pas seulement d'une simple égalité de droit, mais aussi d'une égalisation des fonctions et des capacités : tous peuvent prétendre gouverner, abstraction faite de leurs compétences. Platon dit qu'à première vue c'est le plus beau des régimes et il reconnaît que la démocratie a des traits attirants : diversité des modes de vie, pluralité des opinions, tolérance de différents styles d'existence. Y est selon lui soupçonnée toute autorité, tout ce qui apparaît comme supérieur, hiérarchique ou exigeant.

Ces traits produisent un climat que Platon qualifie « d'anarchique », non pas au sens d'absence de toute loi écrite, mais au sens d'un affaiblissement de toute hiérarchie légitime et d'une indiscipline généralisée. La démocratie apparaît comme une sorte de foire politique où toutes les opinions se valent et où le désir de liberté l'emporte sur toute exigence de vérité. On reconnaît ici certains aspects de notre monde contemporain où l'ère de la post-vérité sur les

réseaux sociaux et internet abolit toute référence à la vérité et où toute opinion fait autorité.

Le cœur de la critique de Platon dans le Livre IX de *la République* tient au fait que la démocratie, en exaltant une liberté sans mesure et une égalité sans discernement, prépare la voie au pire des régimes, la tyrannie. L'excès de liberté engendre selon Platon le désordre des âmes et de la cité : le désir délivré de toute limite appelle bientôt un maître qui rétablira l'ordre à son profit. Comment ne pas lire ici la définition même du populisme autoritaire ?

Dans le livre IX de *La République* le futur tyran naît de la démocratie elle-même. C'est un chef populaire qui flatte le peuple-démos en grec- et se pose en protecteur de ce peuple contre « ses ennemis », puis élimine progressivement tous ceux qui s'opposent à lui. Pour Platon ce passage de la démocratie à la tyrannie n'est pas accidentel, mais structurel : la liberté sans mesure et sans autorité et l'égalité sans discernement créent les conditions d'une demande d'un pouvoir fort.

Il faut reconnaître à Platon le mérite d'une certaine lucidité à propos des risques qui pèsent sur la démocratie. Aujourd'hui la dérive autoritaire d'un grand nombre de pays démocratiques dans le monde fait effectivement craindre le pire. Les exemples pullulent : il y a bien sûr Trump, il y a Poutine, Erdogan, l'ensemble des Etats musulmans, après un certain printemps, une partie des Etats subsahariens d'Afrique qui vont vers la dictature, jusqu'à ces pays membres de l'UE, qui flirtent avec l'empire russe, et bientôt peut-être la France avec les perspectives d'un néofascisme d'extrême droite rajeuni ou d'un fascisme d'extrême gauche ouvertement antisémite, mais la liste ne prétend pas à l'exhaustivité ; bref les peuples semblent aujourd'hui aspirer à la tyrannie.

Certes les solutions que proposent Platon à cette dérive dans *La République* ont depuis longtemps été dénoncées par Karl Popper dans *L'ascendant de Platon* comme des remèdes totalitaires pires encore

que la tyrannie, où le pouvoir serait confisqué par les philosophes-roi et où le savoir scientifique sur une vérité unique régirait le fonctionnement des institutions sociales et politiques à l'aide d'une élite ou d'une bureaucratie ad hoc. *La République* de Platon a donc un ascendant sur les régimes totalitaires du XXème siècle.

Ainsi, n'est-on pas surpris de constater que cet ascendant monarchique autoritaire trouve un regain d'intérêt dans l'entourage intellectuel de Trump, dans la suite d'un mandat où c'était plutôt un populisme autoritaire et démagogique qui avait inspiré ce dernier. Car il y a des intellectuels néoréactionnaires très actifs à son immédiate proximité. Ce fait est établi dans un livre dont je vous recommande la lecture : *Les Lumières sombres, comprendre la pensée néoréactionnaire aujourd'hui* par Arnaud Miranda, publié à la NRF, dans la collection Gallimard-Le Grand Continent, qui porte haut les couleurs d'une brillante revue en ligne des étudiants et doctorants de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Parmi les nombreux auteurs de cette pensée profuse issue en premier lieu de la blogosphère et d'internet dans les années 1990, il en est un qui résume à lui seul les aspirations royales de la néo-réaction américaine et qui murmure à l'oreille du Président des Etats-Unis. J'ai nommé Peter Thiel, entrepreneur théoricien. Cofondateur de Pay-Pal, investisseur de la première heure dans Facebook et créateur de Palantir Technologies, géant de la surveillance est un milliardaire couronné de succès. Quelle vision revendique-t-il ?

Pour le résumer, c'est un fervent défenseur des nouvelles frontières du capitalisme. Il s'inscrit en rupture avec les mécanismes de la concurrence et est un fervent partisan d'une organisation monopolistique du capital. On comprend pourquoi les GAFAM américaines lui emboîtent parfois le pas. Pour lui, le 11 septembre 2001 et la destruction des tours jumelles à New York sonne le glas de la multiculture, du dialogue des civilisations et ouvre des perspectives nouvelles à une vision polémique des rapports internationaux. Il

rejette la démocratie au profit d'une vision monarchique de la politique et fait de l'accélération scientifique de l'innovation technologique son mantra idéologique. Seule une élite sachante et possédante est capable de gouverner le peuple à sa place.

La question que je voudrais poser ici et qui pourrait paraître un peu provocante, est celle-ci : est-il possible de rapporter à une clinique du sujet contemporain ce faisceau d'indices politiques qui nous annoncent des lendemains difficiles ? Et deuxième question, est-il possible de figurer cette clinique du sujet contemporain sous la forme d'un nœud borroméen ?

J'ai déjà abordé cette question dans le livre que j'ai publié en mars 2019, il y a sept ans, *L'économie de la la jouissance,* à propos de la transmission du Nom du Père dans la famille et la société. J'y abordais, pour ceux qui s'en souviennent, la question du djihadisme à travers l'itinéraire d'un adolescent radicalisé en partance pour Daech. Mais aussi la question de la radicalisation des sujets pris dans des masses où l'aspiration au patriarcat restait entière dans le corps social et où jamais la figure de l'homme ou de la femme providentiel n'avait été autant plébiscitée que ces dernières années. Le succès récent et parfaitement légitime au cinéma du film consacré à De Gaulle en est un exemple en France, mais aussi, je l'ai dit, l'enthousiasme suscité particulièrement chez les jeunes de milieux modestes ou aisés des candidatures de Marine Le Pen et de Jean-Luc Mélenchon, comme en témoignent des sondages récents.

La question est de savoir sur quoi prend appui cette aspiration du sujet à l'arrivée au pouvoir d'une telle figure ? Posons-nous la question ? Sur la nomination symbolique ? Ou bien sur la nomination réelle ? Nous savons que dans la dernière séance du séminaire RSI Lacan rapporte la nomination symbolique aux premiers mots de la Genèse dans la Bible, c'est-à-dire de Berechit dans la Tora hébraïque, en y situant, non pas le processus de nomination des espèces par Dieu, mais celui de la création divine. Ce qui me permet de citer en hébreu le passage d'où il

tire cette affirmation : Elohim bara oto zarar venekeva, c'est-à-dire Dieu-Elohim_ les créa- bara oto- mâle et femelle- zarar venekeva- à la fois. C'est ce que les exégètes repèrent dans le texte biblique comme le premier récit de la création de l'homme et de la femme, parallèlement au second récit qui fait sortir Eve de la côte d'Adam. Que signifie cette référence à la création d'un homme et d'une femme pour parler de la nomination symbolique ? Elle signifie que la différence des sexes et des places dans la filiation est conférée par la nomination symbolique qui donne au parlêtre ses repères et c'est la création par l'Autre qui autorise la nomination de ces places et ce repérage symbolique pour le sujet humain. J'ai parlé de filiation, car le Nom du Père, tel qu'il s'exprime pour Lacan dans ce passage de la Bible, ouvre droit pour le sujet à l'inscription dans une généalogie et une filiation symbolique dont on trouve la trace explicite dans le livre des Nombres qui retrace précisément de noms propres en noms propres la filiation des tribus d'Israël et des autres nations. C'est tout le propos de la Bible depuis Abraham.

Maintenant voyons ce qu'est une nomination réelle. Dans *Les non-dupes-errent* Lacan la ramène à ce qu'elle est : un « nommer à », dont résulte cette catastrophe politique qu'est l'Etat autoritaire ou totalitaire qui nomme à des fonctions de pouvoir qui bon lui semble au détriment de la capacité symbolique du parlêtre à exercer une autorité symbolique plutôt qu'un simple pouvoir de fait sur ses semblables. Dans *RSI* il rapporte la nomination réelle à l'angoisse. Ce sont quasiment les derniers mots de ce séminaire. D'où nous pouvons déduire que si la nomination réelle est issue, il le dit dans *Les non-dupes-errent* d'une dégradation de la nomination symbolique et du Nom du Père, elle vient marquer la transition d'une structure où prévaut le régime du symbolique et de la nomination symbolique vers une structure où prévaut la dépendance à un pouvoir sans limite institutionnelle précise, fondé sur l'arbitraire et qui répond à l'angoisse du sujet en perte de repères symbolique. C'est pourquoi cette grille

d’analyse convient localement pour le djihadisme, comme plus généralement pour le sujet contemporain aspirant à la dictature d’un tyran providentiel.

A quel nœud borroméen correspond cette structure en mouvement ? Car comme Christian Fierens je ne conçois pas le nœud borroméen comme une structure statique, mais comme une structure dynamique, donc en mouvement ; et c’est bien ce que propose Lacan dans *La topologie et le temps* lorsqu’il avance avec Vappereau la figure du nœud borroméen généralisé dont j’ai essayé dans *L’économie de la jouissance* de tirer le meilleur parti, c’est-à-dire la description raisonnée du mouvement dans lequel se trouve pris le sujet contemporain, et particulièrement dans nos démocraties.

Pourquoi le nœud borroméen généralisé permet-il de formaliser un tel processus de transformation ?

Le nœud borroméen à quatre, issu du nœud borroméen généralisé, composé de deux faux trous enchaînés l’un à l’autre, et chaque faux trous est lui-même composé de deux consistances enchaînées l’une à l’autre sous la forme de bananes noués entre elles. J’ai identifié à partir de là deux règles de transformation continue du nœud borroméen généralisé.

Premièrement on passe d’une seule consistance fusionnée vers une défusion formant deux consistances distinctes et inversement : c’est le geste topologique de Lacan qui s’émancipe à ce propos des mathématiciens qui l’ont précédé dans cette voie, notamment Milnor dans un article célèbre, et considère qu’il possible de proposer cette hypothèse comme une avancée de la topologie des nœuds.

Deuxièmement la défusion ne s’opère pas n’importe comment : la consistance défusionnée va intégrer la caractéristique de la consistance avec laquelle elle compose le faux trou ; Pour le dire plus clairement si dans ce cas précis une unique consistance est issue de de la fusion de l’imaginaire et de la nomination symbolique, alors il en

résultera que la consistance quatrième sera la nomination réelle parce qu'elle compose un faux trou avec le réel lui-même.

Notons que l'articulation de la nomination réelle avec le réel est signalée dans la clinique par l'angoisse que suscite la représentation d'un Grand Autre arbitraire et sans limite susceptible d'incarner, à défaut d'une autorité symbolique, un pouvoir autoritaire et violent sans règles prévisibles.

L'idée que je viens ici argumenter est la suivante : nous sommes passé de la régie de la nomination symbolique à celle de la nomination réelle en l'espace de quelques années pour le sujet contemporain, avec une transition intéressante par le nœud borroméen généralisé à trois consistances, comme il se voit dans la clinique contemporaine.

Donc la question qui vient immédiatement à l'esprit, c'est celle de savoir en quoi consiste cette transition par le nœud à trois consistances ? Sur la figure que je vous présente elle consiste en la fusion de l'imaginaire et de la nomination symbolique. La réponse que je n'avais pas trouvé lors de la rédaction de mon livre s'est tout récemment imposé à moi par la force d'évocation de cette figuration et en pensant tout simplement à la clinique à laquelle nous avons affaire. En effet il nous vient immédiatement à l'idée que dans cette fusion il s'agit d'une imaginarisation de la nomination symbolique, c'est-à-dire d'une réduction, dans les limites de l'imaginaire, de la sexuation et de la filiation à l'arbitraire de la demande du parlêtre, c'est-à-dire tout bonnement de l'annulation des effets symboliques de la nomination symbolique. Ici je considère qu'une partie de la pensée woke, ainsi que celle qui porte sur la logique des genres et résulte de la déconstruction culturelle de la différence des sexes relève de l'imaginarisation de la nomination symbolique. Il en est de même de cette suspicion portée sur le sexe dans le lien social contemporain et de la guerre que se livrent entre eux les femmes et les hommes à travers des mouvements comme Me-Too et sur les réseaux sociaux les masculinistes , autrement appelés les Incells. Cette imaginarisation

n’est donc pas contradictoire avec la nomination réelle. Elle implique comme une étape essentielle la subversion de la nomination symbolique jusqu’à son annulation au profit de la nomination réelle, écrasant les repères symboliques qui depuis le récit biblique de la création organise filiation et sexuation. En cela consiste sans doute la transition du nœud à trois vers le nœud à quatre dominé par la nomination réelle. Je n’ai considéré ici que le nœud à trois pour ce qui concerne essentiellement le parlêtre dans le monde, et notamment parmi les jeunes que nous rencontrons dans la clinique. Il y aurait sans doute à réfléchir de façon plus approfondie sur la subversion de la nomination symbolique dans les sociétés de ce que l’on caractérise grossièrement comme le Sud global. Mais cette perspective, trop vaste, n’est pas l’objet de mon propos. Je me contente des occidentaux, autrement appelés les occidentés par Lacan.

C’est pourquoi le nœud borroméen généralisé dans le mouvement qui fait passer de la nomination symbolique à son imaginarisation, c’est-à-dire son annulation, vers la nomination réelle me semble pouvoir rendre compte de ce qui advient du sujet contemporain dans la clinique ordinaire. Il est clair qu’au moment même où sévissent les discours woke sur le genre parmi les jeunes dans le monde occidental se prépare la venue dans le réel d’un pouvoir dévastateur pour la démocratie porté en Occident par une partie des nouvelles élites et par les sujets eux-mêmes en proie à l’angoisse devant l’impasse de la démocratie elle-même. Je ne suis pas très original, en vous disant cela, Charles Melman, l’avait pressenti il y a vingt ans dans *L’homme sans gravité.* L’originalité de ma démarche consiste seulement à formaliser dans la figuration d’un nœud borroméen généralisé un processus qui s’enracine dans le réel du nœud, dans le nœud réel à l’œuvre à travers le lien social en mouvement. L’aspiration à la dictature n’est pas extrinsèque au peuple ; elle vient du parlêtre lui-même quand il décide de s’émanciper du Nom du Père pour choisir la domination par un Grand Autre réel, non barré et porteur d’arbitraire. Il est possible ici ou

là que ce basculement dans la nomination réelle n'aille pas à son terme dans le monde occidental et à ce titre les Midterms, gage d'institutions démocratiques solides aux Etats-Unis, pourraient peut-être arrêter ce mouvement. Mais on peut tout de même considérer que l'arrivée de l'intelligence artificielle sur le devant de la scène sociale correspond trait pour trait à une nouvelle expression de cette nomination réelle qui vient écraser jusqu'à la possibilité d'une énonciation subjective au nom d'un Grand Autre réel, féroce et sans limite assignable dans le sillage du discours de la Science. Ce contre quoi les promoteurs de l'intelligence artificielle parmi les géants de la Tech américaine nous mettent hypocritement en garde. Ce n'est pas un hasard si les néoréactionnaires américains dans l'entourage de Trump sont aussi ces milliardaires qui en promeuvent le développement, comme d'autres en leur temps, celui de l'arme nucléaire.

Notons pour finir que le nœud borroméen généralisé dans sa phase de transition ne permet de faire apparaître aucun coinçage de l'objet de l'objet a entre trois dimensions distinctes, puisque c'est bien la fusion et la défusion qui constituent le mouvement intrinsèque de ce processus, interdisant le coinçage de l'objet a. Comment interpréter cliniquement ce défaut de coinçage ? Je dirais simplement qu'il s'agit du défaut dans la structure de l'inscription du manque où l'objet a de n'être situé nulle part par son coinçage se situe partout dans le réel de réel de la structure comme objet réel. Ce qui dans la suite de *L'homme sans gravité* a été appelée jouissance de l'objet réel. A cette jouissance de l'objet réel correspond dans la clinique l'annulation de la nomination symbolique dans son imaginarisation et l'allégeance du sujet à la nomination réelle, Grand Autre non barré.

Désolé d'être encore un peu pessimiste, mais le travail en topologie et en clinique m'a conduit à ce constat. Voilà ma conclusion.